

DANS la Casbah d'Alger, en dehors des maisons publiques fermées, qu'elles soient françaises ou indigènes, des temples classiques aux prêtresses nombreuses, il existe une infinité de petites chapelles ou une seule Vénus se propose à la vénération des passants.

Tout antre de deux mètres cinquante sur deux — ce qui représente à peu près les dimensions d'un placard — ne comprenant aucun autre moyen d'aération que la porte et nulle possibilité dès que l'on y a introduit les meubles indispensables d'y pouvoir faire aucune gymnastique rythmique en dehors de celle extrêmement circonscrite que réclame l'amour, s'y nomme « Magasin » et excipant de ce nom fastueux et commercial s'y loue à des prix excessifs. Ces antres voués au négoce de la chair humaine se retiennent à l'avance, de toutes les parties du globe et par télégrammes chiffrés, au besoin.

Une certaine Madame Ahmed d'origine espagnole et veuve d'un indigène détient, dans la rue Barberousse, la plupart de ces « Magasins ». On prétend qu'elle ne serait que le prête-nom de personnes modestes qui préfèrent garder l'anonymat.

Chaque fin d'après-midi, vers le crépuscule, avant l'heure d'affluence des chalands, Madame Ahmed vient encaisser le prix du loyer de la journée et morigène celles qui laissent brûler l'électricité inutilement. Non seulement elle abrite ces dames mais encore elle leur impose, moyennant quinze autres francs par jour, une pâture qu'elle fricote elle-même. Elle est longue, maigre, noire comme une fourmi et s'apparente physiquement à la

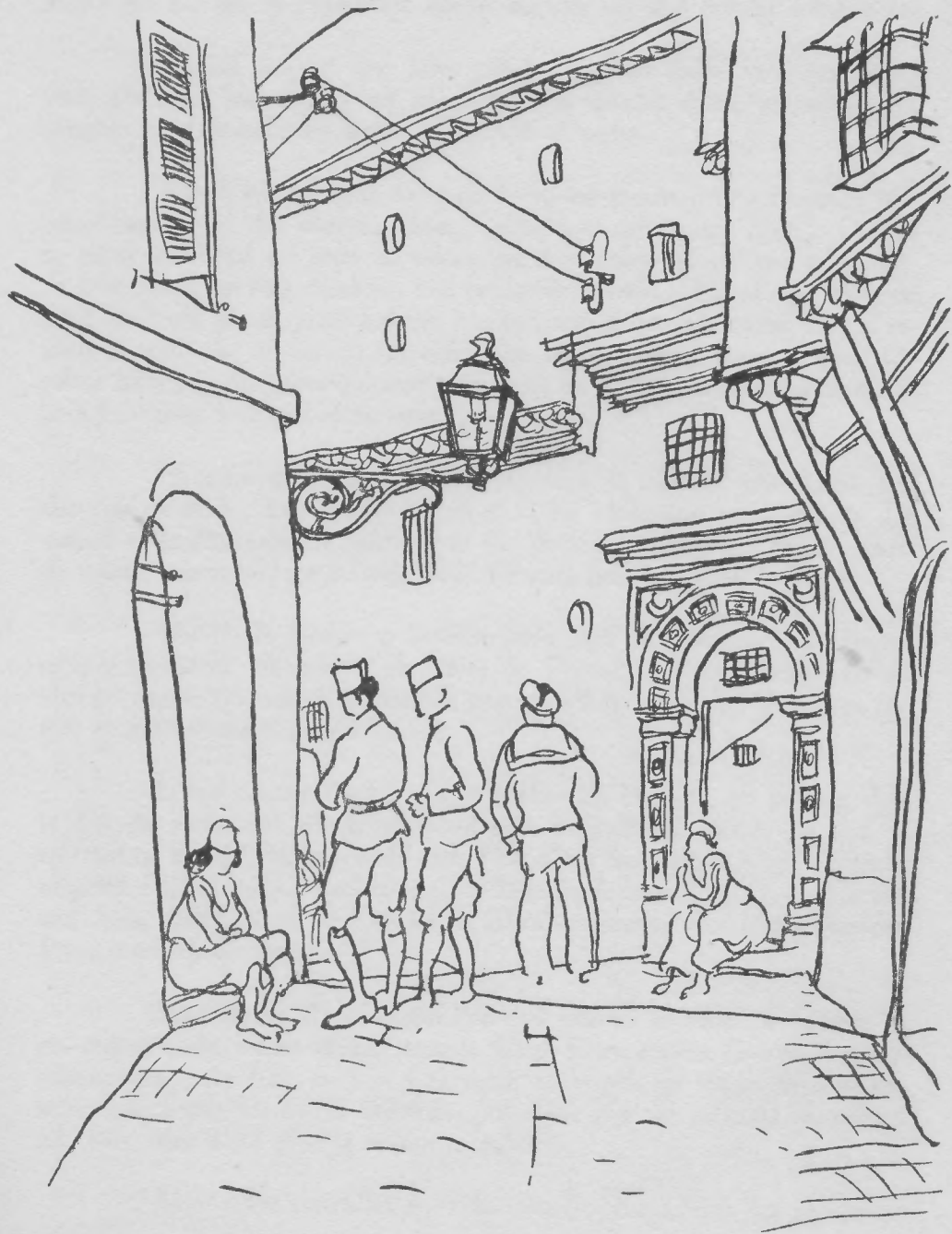
chaisière d'église, à la servante de curé, à la vieille fille dyspeptique fabricante de lettres anonymes.

Madame Ahmed est vêtue, hiver comme été, d'un sarrau de lustrine noire et traîne aux pieds des pantouffles feutrées ; ses cheveux sont rassemblés en un chignon de dévote au sommet de son crâne étroit. On se demande ce qui chez cette personne avait pu séduire un arabe amateur d'ordinaire de formes plantureuses. Il est impossible d'imaginer qu'elle ait pu paraître seulement agréable dans son jeune âge. Au milieu de cette rue éclatante parée de porches enluminés et de filles pour la plupart grasses, peintes et nues, d'icônes chamarrées elle semble une image détestable et désolante du remords, elle donne de la vertu une idée minable. Elle demeure généralement assise au seuil du magasin qu'elle s'est réservé pour y faire la cuisine, tellement dénuée de sex-appeal qu'il n'est pas d'exemple qu'un passant même complètement saoul ou atteint de myopie ait pu s'y tromper une seconde et l'ait prise pour une fille de joie. Entre deux antres de putains séduisantes perpétuellement elle écosse des pois, épluche des patates ou, les mains jointes sur son ventre, regarde venir le monde. L'hiver elle allume une sorte de brasero et place un châle de laine grise sur ses épaules pointues. Elle est impitoyable aux filles qui paient mal.

Madame Ahmed a deux enfants. Pour se concilier les bonnes grâces de la mère, les dames locataires et pensionnaires leur font des cadeaux, leur sourient au passage. La petite est insignifiante mais le fils promet. Parfois, le soir, au moment de la recette il arrive en éclaireur, précédant de peu madame sa mère et tapant du pied dans les portes des filles en hurlant des mots gras d'entrepreneur d'exploitation humaine. Il a sept ans. Tout laisse prévoir que dans une dizaine d'années il pourra substituer sa génitrice. Les filles qui s'y connaissent en graine d'homme prévoient que ce petit donnera quelque souci à leurs continuatrices. Car, au moins, Madame Ahmed qui est une femme sans vices n'exige strictement que ce qu'elle appelle son dû.



Les types féminins sont extrêmement variés dans la Casbah sensuelle... Ce marché d'esclaves modernes comporte le choix indispensable qui devait déjà se rencontrer ici au temps des pirates barbaresques... On trouve Mina l'allemande... blanche, trapue, blonde, frisée grâce à l'aide experte du coiffeur, à côté de Doudjda qui est une métisse à la bouche lippue, aux cheveux d'étope, aux jambes admirables, au torse fier, à la peau granuleuse comme un cuir rustique.



Baya sent le jasmin. Elle a des dents intactes et puissantes que bien entendu elle montre à tout passant ; une belle mâchoire de femelle primitive qui n'a pas su cependant encore agraffer un seul homme solidement.

Rachel qui est une juive polonaise serait belle avec ses larges yeux glauques, ses narines qui palpitent si le masque d'une grossesse déjà avancée ne déformait ses traits, ne tachait sa peau...

Norah qui vient du fond du Nord est pourtant brune comme une méridionale avec des cheveux lisses, brillants et doucement plats... Quand on passe ses doigts sur cette chevelure, on doit croire qu'on flatte un pelage de bête racée, un bois précieux, une laque bien venue... Norah qui vient du fond du Nord paraît toute lustrée, intacte comme une qui malgré tant d'assauts n'aurait par un hasard extraordinaire encore attrapé aucun horion. De même qu'il y a des types qui sont bien sortis de Verdun sans blessures (Elle tient beaucoup à cette comparaison).

Blondine a le nez retroussé, un corps de girl, les yeux bleus, des cheveux de miel... Les jeunes indigènes et les sénégalais en sont fous. Le samedi et le dimanche ils prennent la file devant sa porte tels des amateurs de théâtre, cœur battant à l'idée qu'il n'y aura peut-être plus de place.

Chérifa la sombre et la silencieuse plaît de préférence aux jeunes recrues militaires, récemment importées de France, qui n'ont connu encore aucune femme tatouée. Elle possède une chevelure résistante, des joues fermes et naturellement rouges encore.

L'une comme l'autre savent pêcher les hommes qui passent dans le flot de cette voie étroite avec adresse. Blondine demande du feu en éclatant de rire... Chérifa semble tâter l'air d'une main racée jusqu'à prendre un point d'appui comme involontaire, sur l'épaule de ce naïf blond... « Excuse-moi ! hein, chéri... la rue est si étroite... » Elles sont jeunes, elles sont à l'apogée. Pour combien de temps ?

En l'espace d'une saison l'on voit parfois se faner, à l'ombre de ces couloirs, de jeunes et savoureuses filles. Elles étaient fermes et saines comme des fruits frais cueillis. Les voici, en si peu de temps déjà gâtées, talées par toutes ces mains calleuses, putréfiées par ces contacts hasardeux. Et leurs seins n'ont plus la même arrogance.

Mais il est des filles si exceptionnellement solides, les percheron-

nes du métier (et si ce ne sont pas les plus belles ce seront sûrement les victorieuses), qu'on les voit résister aux assauts des mâles les plus redoutables, sans qu'une fatigue ombre leurs yeux, marque leur bouche.



Blanche-Rosse n'a pour elle que d'avoir tué un homme autrefois et d'avoir passé, à cause de cela, cinq années de fougueuse jeunesse dans une maison centrale. Les clients viennent à elle avec une fausse angoisse de poitrine... Comme ils entreraient dans la cage d'une panthère préalablement gavée de viande. Ils pensent n'avoir plus rien à craindre de Blanche-Rosse dès l'instant qu'elle a déjà contenté ce besoin de meurtre qui était en elle et qu'on l'en a punie... Ce sont, en général, de pauvres types qui se procurent à bon compte l'illusion d'être devenus costauds comme des dompteurs. Ce ne sont pas ces personnages de faible musculature et de chair blême qui redonneront à Blanche-Rosse ce goût de l'homme qu'elle a perdu pendant ses années de maison centrale. Non, elle n'était pas une fille perdue, autrefois... Et quant à entretenir un homme ! Si elle en tua un, qui était son mari légal, ce fut justement pour ne pas accepter cette corvée monnayable. Maintenant, elle se contente d'offrir des douceurs à sa petite compagne de case qui a vingt ans, se nomme Clara, qui est agréable à regarder et surtout si niaise qu'on peut penser qu'elle ne sait vraiment pas ce qu'elle fait, ni avec celle-ci, ni avec celui-là !



Ginette est plantureuse... Quand avec une musculature de boxeur, on s'adjuge un prénom pareil, c'est qu'on est incurablement sentimentale. A toi, Ginette, les voyous les plus exigeants, les mecs les moins recommandables... Elle pleure toujours quand ils l'ont lâchée et parle d'eux comme s'ils n'étaient que ses enfants et ingrats, forcément, comme ils le sont tous. Elle a gagné l'année dernière, à la loterie d'Espagne, une somme importante qu'elle eut le tort de confier en partie à certain Mohamed de dix-neuf ans. « Boh ! dit-elle ! J'en gagnerai davantage une autre année ! »

C'est extrêmement possible. Car Ginette qui n'est pas jolie, qui n'est pas bien bâtie, qui n'est plus toute jeune, représente pour les filles de la Casbah d'Alger « la Veine » dans ce qu'elle a de plus fantasque, de plus injustifié parfois et de plus insolent. On sait, sans cependant prévoir comment, qu'elle s'en tirera toujours, au moment opportun, grâce à ce pouvoir mystérieux qui fut une fois pour toutes, dès sa naissance, posé sur elle... et qui est une sorte de permanence de miracle capable d'escorter d'un bout à l'autre

de l'existence tant de gens de professions ou de pays divers. Quelque chose comme ce que les arabes appellent la baraka...

*
**

Katia vient de Hambourg... Flossie (dont on a fait Florie) de Londres... Véra, de Léningrad car on prétendait l'empêcher d'exercer là-bas...

Pola la Romaine n'aime pas que l'on parle mal ou légèrement de Mussolini... Elle a une chevelure sèche et crissante sous les doigts comme un plant de bruyère... Elle se maquille beaucoup. Elle est si bonne que non seulement elle recueille les chiens errants mais qu'elle ne pourrait pas voir crever un homme !

Iota qui est suédoise et qui débute dans le métier est l'une des rares qui éprouve quelque difficulté à se faire comprendre. En général, les filles européennes de la Casbah sont polyglottes et, quand il s'agit de s'insulter entre elles ou de discuter avec le client, usent au surplus d'une sorte de langage international, particulier à leur secte et qu'elles accompagnent de gestes extrêmement expressifs.

*
**

Outre cette population de séductrices qui s'arrêtent plusieurs mois ou quelques années dans la Casbah, il y a les innombrables errantes de la prostitution, les inquiètes, les assoiffées d'une espèce d'idéal impossible... et qui attendent toujours, de tout territoire nouveau, le rendement maximum en amour ou en argent. Les nomades du métier... Celles-ci ne demeurent qu'une semaine, un mois au plus dans les rues chaudes de la Casbah d'Alger... Puis elles repartent vers Tunis, Oran, Constantine, Bône... Les camarades blasées haussent les épaules : « Laisse-les ! Ça nous donne un peu d'air... Il y en a qui s'imaginent, dès qu'elles remuent, que la chance, aussi, va se déplacer autour de leur chambre ! »

Blondine sourit !... « Moi, maintenant, j'ai assez roulé (elle paraît avoir vingt-cinq ans environ)... Et je me suis acheté des meubles ! Ah ! des meubles !... Aussi, je bouge plus ! Plutôt que de courir toujours, j'attends que la chance passe ! Inch Allah ! »

Le cafetier maure qui lui fait face regarde beaucoup Blondine.

*
**

Une fille aux cheveux crépus, au muffle écrasé, à la peau d'un grain grossier, aux grands yeux brillants est assise devant sa porte. Elle est vêtue de l'un de ces costumes bâtarde où le chandail de matelot se combine avec le pantalon arabe.. Le guide la salue en passant.. « Bonjour, Marcelle ! » « Marcelle ? »... « Oui, Marcelle Garcia... Son père est espagnol... sa mère est morte, c'était une indigène et qu'il avait sortie d'une maison comme celle-là.. Il a tout fait pour son enfant... Il ne la privait pas... Il a un commerce sur la côte... Elle s'ennuyait chez lui... Trois fois il a pu la faire reprendre par la police... Une autre fois il l'a presque assommée !... Mais quand elle a eu l'âge !.. Il y en a vraiment qui aiment le métier ».

Marcelle Garcia fume placidement, assise devant sa porte.

*
**

Rhira dit : « Mon père, tu comprends, il est pauvre, il se débarrasse comme il peut... Nous étions cinq filles et il m'a mariée à un vieux... de trente-cinq ans... Moi, j'en avais quatorze.. Ah ma belle ! ma fille, il était bien laid !.. Jamais je ne l'avais seulement vu un peu avant... même en regardant par les trous du mur ou de la porte... Tout de suite, voilà que j'ai un fils... bon !... Ay ! mon mari il est toujours sur moi, il me dégoûte et ses deux autres femmes anciennes, elles sont jalouses. Et jusqu'à mon gosse qu'elles me prennent sous le prétexte qu'elles savent mieux... Moi, si on ne me laisse même plus ce petit, qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?.. Alors, une première fois, je demande à mon père... Dis, tu me laisses casser la carte ?... Et parce qu'il n'est pas riche, qu'il a peur de rendre l'argent et qu'il en a encore deux autres à marier sur les cinq, il me fout une bonne gifle... Bon, j'en ai la patience encore un peu !... Mais voilà que mon fils grandit et qu'il ne veut même plus me connaître et que mon mari tout le temps il grogne, parce que les autres elles lui montent la tête... Et je retourne pour la deuxième fois vers mon père... Ay... tu me laisses casser la carte, oui ou non... Il a manqué de me fendre la tête... Alors, en rentrant, je fais ma valise et je pars...

— Et tu es plus heureuse, maintenant, Rhira ?

— Ah ! Je comprends ! Seulement, oilà... j'ose pas revoir ma mère... Mes frères me tuent s'ils savent ce que je fais ici ! Alors j'en ai l'cafard des fois quand même quand je pense de trop à chez nous autres et pour me punir tiens, tu vois comme je fais, je me brûle...

Elle retrousse sa manche et montre une série de marques rondes

faites par l'apposition d'une cigarette enflammée. Presque toutes les filles indigènes, outre les tatouages, portent ces stigmates volontaires, ces marques de désespérance. D'ordinaire, elles se les impriment plutôt à cause de l'infidélité de quelque amant de cœur.

Rhira ajoute, en contemplant son bras :

— A cause de ça, jamais plus je peux retourner dans ma famille. Car, tout de suite, mes frères, s'ils voient mes bras, ils savent ce que je suis...

— Alors pourquoi l'as-tu fait ?

— Passe que !.. Mektoub ! C'est la destinée !

Eternelle réponse des femmes de ce pays quand on tente d'empiéter sur le domaine réservé de certaines pudeurs.

**

Les filles publiques de la Casbah d'Alger ont comme n'importe quelles femmes des autres clans sociaux un sens des valeurs hiérarchiques : les filles des magasins méprisent les filles des maisons qui, entre elles, font la moue pour parler des filles indigènes.

**

Celles qui sont établies comme des commerçantes, dans ces placards sans air et sans soleil que l'on appelle « Magasins » ferment leurs éventaires à neuf heures en semaine, à minuit le samedi et le dimanche. Aucune ne consent à coucher dans le placard où elle se prostitue.

— Non, ah ! vous pensez, dit Blondine, je passerais la nuit là-dessus, le lendemain je serais esquinée. C'est une vraie planche à soldats et la paillasse n'a pas été changée depuis deux ans !

Dès qu'elles ont bouclé leurs portes, les Dames des Magasins offrent une apparence sérieuse, parfaitement convenable, parfois un peu désuète même. Rien, dans leur tenue, ne saurait déceler le métier qu'elles font. Elles ont des robes démodées et n'usent que très légèrement de fard. Les hommes qui vivent d'elles les attendent beaucoup plus loin, dans la basse ville, pour ne pas se faire remarquer de la police et bien cependant qu'on les apprécie tous à leur juste valeur. Le trajet est assez long,

et serait dangereux pour une femme seule, surtout les samedis et dimanches où la recette est fructueuse et le sac à main bourré de billets. Il est donc certains personnages intermédiaires entre les souteneurs et les filles qui se chargent d'escorter ces dames, moyennant une rétribution honnête, depuis leur magasin jusqu'au café où ces messieurs les attendent. Ils sont trois ou quatre légèrement défraîchis qui exercent encore ce métier singulier de chevalier d'escorte. Il en est un qui est particulièrement apprécié bien qu'il soit le plus vieux, mais ce qu'il perd en vigueur il le regagne en autorité, en énergie spirituelle. Généralement, on le trouve à son poste de vigie qui est situé sur la marche d'une maison publique où il attend que Fathma, Olga, Marinette, Gerta, Carmen l'envoient quérir de l'aspirine, de l'huile ou du pétrole car il est nombre de maisons de la Casbah qui se contentent encore d'un antique éclairage. Il peut aussi s'être attardé dans les délices d'une manille. Les cigares et les cafés-rhums composent le double poison à l'aide duquel il peut trouver l'existence supportable. C'est un personnage suffisamment expert en science de vie pour savoir que le superflu est préférable à l'essentiel. Il dort n'importe où, c'est-à-dire dans le patio de quelque maison publique ou chez n'importe quel cafetier bienveillant, il ne mange guère, il se lave peu. Une culotte de cheval et d'immenses bottes d'ogre composent son costume. C'est un personnage qui est si réussi, si parfait dans le sens d'un certain romanesque, qu'il apparaît plutôt comme créé par la seule imagination. Il n'aime pas qu'on parle de lui. C'est un être sauvage et pur qui considère les journalistes et les photographes comme des individualités diaboliques capables de vous faire durer par delà la mort naturelle, de vous prolonger dans une légende malsaine et sous des traits déformés. Le respect des adolescents de la Casbah et l'anonymat pour le reste de l'univers, voilà son idéal. Aucune idée de gloire ne le tracasse et s'il pouvait seulement être appointé au mois par plusieurs pensionnaires prospères des maisons de filles, il serait heureux. L'incertitude de ses gains lui cause ce malaise ressenti universellement à l'heure actuelle par tant d'autres. Il aspire à une sorte de fonctionnarisme qui lui permettrait de boire et de fumer davantage. Il parle des filles, de leurs maquereaux, de leurs aventures, de leurs maladies, des milieux les plus pourrissants de la Casbah avec la verdeur, la nonchalance, la hauteur de vues qui conviennent.

Il est un peu moins inquiet sur son propre sort depuis que le nombre des « Magasins » s'est accru de par le refoulement dans la Casbah de certaines dames qui jusque là n'avaient exercé que dans la ville européenne.



Il s'est passé ici en 1930, peu avant les fêtes du Centenaire, dans le monde de la galanterie, un drame que le public ignore encore actuellement, une sorte de révolution par arrêté préfectoral qui a surpeuplé la Casbah d'une aristocratie de filles.

Celles-ci prétendent que les tenanciers des antiques et classiques maisons des rues Kataroudjil et Barberousse se plaignaient depuis longtemps du tort que leur faisait cette prostitution plus élégante et plus à portée de certaine clientèle. Ce sont des gens qui paient patente et qui peuvent avoir même une influence électorale.

Il est possible aussi, que pour que le quartier spécial ait plus de lustre, dégage plus de dynamisme pour les vieux sénateurs appelés à le parcourir au sortir d'un voyage pénible, on se soit avisé d'y rassembler tout ce qui dans la ville d'Alger se comptait de filles séduisantes.

Mais il était alors des filles qui même soumises au contrôle du service des mœurs pensaient, par une sorte d'aberration, n'avoir rien de commun (sauf la visite hebdomadaire) avec le pauvre bétail qui, le samedi et le dimanche particulièrement, fait la joie des sénégalais, à raison de cinq francs la touche. On se chargea, sans avis préalable, de leur ôter cette reconfortante illusion. On leur notifia brusquement qu'il fallait changer de rang et d'étage, passer du monde de la galanterie aimable et d'une clientèle d'habitues choisis à tout l'inconnu des rues immondes, peuplées aussi bien de charbonniers sales que de lycéens timides et impécunieux. Ce fut une chose assez terrible. Qu'on imagine, dans n'importe quel monde ou quelle classe sociale, une rétrogradation absurde et soudaine pour comprendre cela comme il convient, et que l'on se figure un préfet ravalé au rang de son concierge, un officier supérieur promu caporal d'ordinaire, un magistrat obligé d'ouvrir un cabinet de consultations juridiques véreuses, un professeur issu de Normale Supérieure chargé d'enseigner l'A.B.C. à des négrillons de l'Afrique équatoriale. Qu'on imagine une dévote habituée par son rang d'ancienneté et d'héritage à son siège de peluche obligée de se meurtrir le séant sur l'humble et anonyme chaise de paille où tout le monde peut s'asseoir moyennant vingt centimes. Et sans même choisir ses victimes dans un monde aussi hautement révérend : un commerçant de l'avenue des Champs-Élysées ou de la rue Royale transporté par ordonnance arbitraire dans la rue des Francs-Bourgeois pour y diriger une boutique de prêts sur reconnaissances.

Personne ne peut évoquer cela aussi bien que Lola de Valence (Drôme).

Lola, avant cet arrêté dictatorial, possédait dans la ville basse un logement parfaitement tenu. Elle faisait diligemment, le matin, son ménage et sa cuisine et rejoignait l'après-midi, dans des chambres de rendez-vous spécialement affectées à cet usage, des personnages célibataires, veufs ou mal mariés qu'elle savait distraire de leur surmenage cérébral ou de leurs ennuis d'affaires. Sa clientèle se composait plutôt d'intellectuels français et de jeunes bourgeois arabes que sa plénitude charnelle et sa bonne humeur toute méridionale autant qu'une serviabilité presque infatigable, contentaient. Il fallut déchoir de cette situation pour tomber à la basse besogne d'une fille publique offerte sur le pas de sa porte à tous les passants. Lola n'en est pas bien consolée encore. Après trois ans passés, elle parle en victime résignée mais en victime quand même, de cette mesure administrative aussi parfaitement injuste en soi que la révocation de l'Edit de Nantes et qui eut aussi ses martyrs. Mais il est préférable de laisser parler Lola de Valence.

— Ah quoi ! dit-elle, tout s'arrange et on s'habitue à tout, hein ! Si j'avais pu lui faire comprendre, à cette jeunesse !!! Elle s'est tuée, oui, dès qu'on l'a eu forcée à rester là. Non, pas du véronal, pensez-vous ! c'est bon pour celles qui ont peur de souffrir et font ça au chiqué avec une arrière-pensée qu'on les sauve. Et Suzanne tenait vraiment à mourir !...

— Moi... j'y ai perdu ma situation seulement... Bon, ça va !... Pensez que mes clients je ne leur ai pas donné ma nouvelle adresse... J'aurais pas osé, quoique c'est bête... Après tout, hein, c'est pas mal ici... j'ai fait mettre l'eau et la lumière et je reste pareille... Les hommes sont orgueilleux... Le mien (il est mort depuis) dame, il n'a pas été content. Il n'était pas si fier quand même et il a toujours eu ce qu'il a fallu et chaque fois que j'ai pleuré, au commencement — plus souvent qu'à mon tour — je me suis arrangée pour pleurnicher dans mon placard, sans qu'il me voie. Mais il y en avait, vous pensez ! Leur femme en magasin !.. L'homme de Suzanne a râlé comme les autres... Eh ! non, ce n'était même pas ça... C'était pour elle qu'elle était vexée... Ah ! vexée, ce n'est pas bien dire... Quand on est jeune on se fait des idées sur le métier... autrement on n'y viendrait pas !.. Poule de luxe... hein et puis qui sait, un jour, le cinéma... Y en a qui n'étaient pas plus jolies qu'elle et qui maintenant ont la Légion d'Honneur !.. Enfin, des idées romanesques !.. Et, là-dessus, les moeurs qui arrivent et qui disent : « En place pour le quadrille, dans la Casbah... vivement... ou sinon, c'est la tôle !... » S'en aller.... partir.... oui.... ce n'est pas commode, aussi vite, on n'a pas toujours ce qu'il faut, devant soi... Et Suzanne était dépensière !.. Elle avait de ces robes !.. Beaucoup trop belles pour les souïards de la Casbah !.. Au matin du troisième jour, elle est morte ! Si jeune !.. Et même ici, quand on veut, on s'arrange !.. On refuse ceux qui sont trop sales !..

Ces arabes pauvres, ils sont plutôt polis... surtout avec nous, les françaises... Enfin, elle est morte et c'est bête !.. Avec tout ce beau soleil qu'il y a !.. Leur Casbah... on s'y habitue!.. Quoique!.. Ah la la!.. Vrai... dites... vous venez par plaisir et vous trouvez ça beau ! Chez nous qu'il y a de si belles avenues avec des arbres ! Depuis dix ans que j'habitais Alger, on m'avait dit que c'était sale, alors j'y étais pas seulement montée pour voir. Ah ! non, la rue, ici, visez ce qu'elle mesure !... On sort de chez soi, si on n'y prend pas garde on se cogne le nez de l'autre côté... Ah figurez-vous ! Un passant, l'autre jour, m'a demandé comment elle s'appelait !.. Moi, je suis complaisante mais je ne le savais même pas ! Depuis le temps que j'y habite, hein ! c'est drôle ».

Lola exerce là son métier, en effet, depuis trois années. Rien ne saurait être aussi méprisant que ce refus d'accorder un nom à ce que l'on hante d'une façon assidue.

Lola tricote sur le seuil de sa porte ou bien lit « Les Deux Gosses ». Elle refuse son estime, résolument, à tout ce bobard oriental.

Lola, les jours d'extrême chaleur, et ils sont particulièrement pénibles parce que moites, étouffants, poisseux dans ces couloirs à filles de la Casbah, achève d'user les chemises de nuit de percale blanche festonnée de son trousseau provincial de jeune fille. Ce sont des vêtements commodes et qui ont l'avantage d'aller à la lessive. « Ah ! dans un pays pareil quand on sue tellement ! Et tout ce qu'on ne peut pas faire bouillir garde l'odeur ».

Ce costume honnête et familial est aussi celui qui convient le mieux à l'esthétique particulière de Lola qui est appétissante et s'apparente au type bonne réjouie et belle fermière. Ceux qui viennent chez elle doivent appartenir à cette catégorie de refoulés qui ont rêvé, dans leur enfance, de jouir par la grosse Marie leur nourrice ou par leur tante Adeline. Le linge de Lola fleure la lavande, l'iris, la citronnelle. Elle apporte une odeur de verger, de potager français dans cette ville qui pue le musc, l'encens et tant d'autres parfums maléfiques.

*
**

Contre le magasin de Lola de Valence, il y a celui de Nousnicaa. Les prostituées de la Casbah ont presque toutes des sobriquets. Il y a Vin-Blanc-Citron... Tire-en-l'air... Celle-la-qui-fait-peur-aux-manchots... Certains autres surnoms ne sont décemment pas transmissibles. Quelques prostituées indigènes ajoutent à leur nom un surgeoen qu'elles jugent distingué. C'est

ainsi qu'une Rhira peut être aussi Rhira-Charleston sans connaître cette danse... Une Baya sauvage au front tatoué de graphiques charmants et certainement photogéniques, Baya-la-Chance parce qu'elle accompagne la moindre phrase de cette expression favorable. Quant à Nousnicaa, c'est une consonance qui paraît digne de l'Odyssée, au moins pour des oreilles occidentales... Et cela, pourtant, ne veut dire que : « Demi-portion »... « Demi-plaisir ».... plutôt et encore est-ce un à peu près.... La traduction littérale serait scabreuse... Qu'il suffise de savoir que certains musulmans pudibonds ne prononcent que la première syllabe (celle qui marque le fractionnement) pour la seconde, ils laissent à l'auditoire le soin de la reconstituer mentalement, à l'aide d'une suite d'images.

Nousnicaa est exagérément petite... Autant que son sautoir de pièces d'or est long et qu'elle met de vaillance têtue à en supporter, jour et nuit, le poids. Ce sautoir qu'elle a sur sa peau, sous son corsage ou sa gandoura est composé de trois cents louis de vingt francs. Il est à la fois l'orgueil et le tourment de Nousnicaa. Il est à peu près certain qu'il causera sa mort et de manière violente, un jour ou l'autre. Il faut le veiller sans cesse comme un précieux enfant fruit de beaucoup de peines et de douleurs d'entrailles. Même quand Nousnicaa se rend à la visite hebdomadaire, au dispensaire des filles, elle n'ose pas le laisser chez elle, bien qu'elle ait fait renforcer les verrous de sa porte.

On la plaisante sur cette richesse tandis qu'elle la considère, rutilante au soleil, avec un air plutôt accablé.

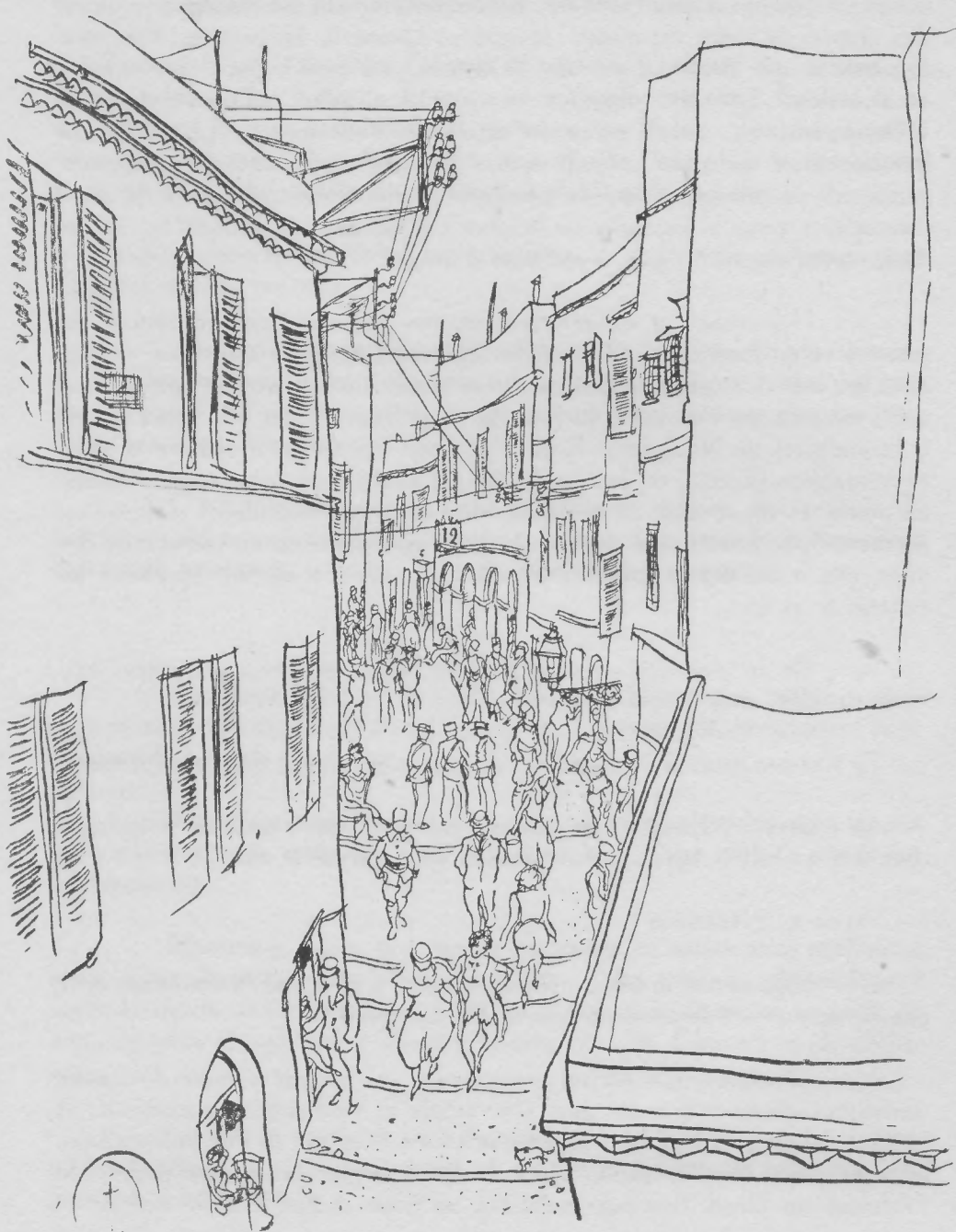
— Tu n'as pas peur, O Nousnicaa... de te promener aussi riche par les rues ?

— Ah ! tais-toi... Et qu'est-ce que tu veux que j'en fasse ? Si je le laisse chez moi, ce collier, tandis que je passe la visite, on me le vole...

— Vends-le, Nousnicaa !

Elle secoue la tête. « Moi, le papier y en a pas la confiance et le papier, on me le vole aussi ou bien le feu lui prend ! »

L'indigène n'a jamais foncièrement cru qu'aux valeurs d'échange éternelles, comme n'importe quel être simple et profondément instinctif. Il lui faut des choses tangibles : la terre, la pierre, le métal. Si l'on pouvait faire le recensement de l'or pendu au cou de toutes les prostituées arabes de l'Afrique du Nord, l'on parviendrait à un beau chiffre.



— O Nousnicaa, porte ton collier à la Banque !

Nousnicaa, plus énergiquement encore, refuse :

— Tous ceux qu'ils touchent l'argent, et partout, n'importe où, ils sont des grands voleurs... La preuve... Tojors y en a l'jouif avec eux ! Et moi, si on me vole chez les plus grands voleurs, qu'est-ce que je fais, chez qui je crie ? Une fille d'en bas... Ya Allah ! les plus grands, tojors, ils se soutiennent entre eux... Comme ça, sur moi, il faudrait plutôt qu'on me tue...

— O Nousnicaa ! Achète-toi un commerce... Achète-toi un mari, pour t'aider à garder ton or !

Alors, à la seule idée d'un autre maître légitime de cette fortune si difficilement, patiemment, obscurément gagnée, Nousnicaa levant les bras au ciel prend la fuite après avoir soigneusement glissé sous ses pauvres vêtements son lourd fardeau.

C'est une transposition dans le domaine féminin, de la fable du savetier et du financier. Mais Nousnicaa ne veut rien rendre et Nousnicaa finira mal, forcément, à cause de ce pesant d'or sur son ventre.

*
**

De temps à autre, certaines apparitions fulgurantes, certaines divinités momentanément chues d'un Olympe de la prostitution, enrichissent fugitivement la Casbah des filles.

Ainsi, par exemple, ces deux filles de Boghar aux visages tatoués de croix, aux yeux soulignés d'un large trait bleu d'une audace décorative extraordinaire.

Muettes et lentes, plus dignes que toutes les autres, elles semblaient sortir d'une légende, d'un passé prodigieux, d'une période admirablement facile et chaste où les femmes se prêtaient à l'homme comme on se prête au vent, au sable chaud, sans y attacher la moindre idée d'orgueil ou de déchéance.

Ce fut un vendredi qu'elles arrivèrent avec leurs sombres visages d'idoles éclairés par le contentement de ce rire prodigieux de blancheur, de jeunesse, d'innocence.

Le lundi, elles étaient déjà reparties. On prétendit qu'un vieillard musulman extrêmement riche et qui possède des rabatteuses expertes les avait acquises pour en orner une maison de campagne, tant il avait trouvé leur sourire stimulant.



Il est aussi, dans la Casbah des filles, certaines vieilles idoles monstrueuses, énormes, barbues, croulantes qui trouvent cependant le moyen de se faire honorer encore en ayant l'astuce de laisser croire qu'elles possèdent des talents exceptionnels. Ce sont les virtuoses d'une certaine publicité pour laquelle elles soudoient des agents de propagande. Aucun consommateur n'osant avouer en sortant qu'il a été dupé et que la réclame était excessive, les autres y vont à leur tour, de confiance. Il est ainsi de vieux produits qui même en leur jeunesse ne furent jamais extrêmement savoureux et que les gens continuent d'acheter sans savoir pourquoi, par une sorte d'habitude acquise. Tant mieux pour les produits manufacturés et surtout pour les produits humains.

Dans la Casbah d'Alger, mieux vaut employer n'importe quelle ruse que de finir à la rue des Zouaves.



La rue des Zouaves est située dans la plus haute Casbah. Elle est une succession ininterrompue de tanières au sol de terre battue d'où surgissent au crépuscule, et de préférence à la pleine nuit, des objets de sépulcre que certains hommes ivres prennent parfois pour réceptacles vivants. Cette illusion ne leur coûte qu'un franc, généralement.

Non seulement ces apparences féminines sont d'âge canonique mais elles présentent de nombreuses traces de blessures contractées en service au cours de cette lente guerre des sexes. D'anciennes lésions leur ont rongé le nez, mangé les yeux. Dans la rue des Zouaves, certaines prostituées aveugles dont le toucher est probablement plus délicat, font prime. La plupart ne prennent plus la peine de se laver ou de se coiffer. Il en est cependant qui luttent encore, tout comme de vieilles vedettes de music-hall, pour conserver une apparence de séduction. Entre deux tanières de créatures définitivement perdues et qui se sont résignées à régresser lentement du règne humain au règne animal, demeurent des octogénaires qui se maquillent et qui tentent de toutes les ressources du costume et de l'éclairage au pétrole le

plus atténué pour faire illusion. Ce sont celles qui osent demander deux francs encore et qui parlent entre elles de leur passé glorieux, quand on applaudissait leur danse ou leur beauté dans les douars de leur enfance. Elles sont plus atroces à considérer que les autres. On peut penser, d'après leur apparence, qu'elles espèrent encore.

*
**

Suprême injure et malédiction des filles publiques de la Casbah :

— Eh ! Va-t-en finir à la rue des Zouaves !